

# Éléments pour une édition critique de Sseize à Vingt

Autor(en): **Guisan, Gilbert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **5 (1972)**

Heft 2-3

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-871015>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## ÉLÉMENTS POUR UNE ÉDITION CRITIQUE DE SEIZE A VINGT

Les poèmes qui constituent le recueil intitulé *Seize à Vingt* ont paru successivement, en tout ou partie, aux Cahiers vaudois (7<sup>e</sup> Cahier, 1914), dans *Suisse romande* (1939, n<sup>o</sup> 1), aux éditions Mermod (1943), enfin aux éditions des Cahiers de la Renaissance vaudoise (in *Poésies complètes*, 1968). Comme le poète a conservé un cahier qui contient le texte manuscrit de la plupart d'entre eux, il est possible d'envisager une édition critique qui présenterait les différents états de l'une des plus belles œuvres de notre littérature. Peut-être y a-t-il quelque intérêt à la devancer en présentant dès maintenant ce qui caractérise ces différences <sup>1</sup>.

### I. Le manuscrit

Le manuscrit de *Seize à Vingt* est un cahier d'école d'environ 173 pages (quelques-unes ont été déchirées), numérotées jusqu'à 108, avec une couverture de toile grenat qui porte en haut, à droite, le nom du poète ; au-dessous, le mot « Avenex », et, au centre, en gros chiffres romains « MCMXIV ». A l'intérieur, sur la seconde page (la première a été coupée), le titre :

SEIZE à VINGT  
JOURS - SOIRS - NUITS.

Puis, sur la troisième page, deux citations en exergue, présentées de la manière suivante :

Une pensée de Suarès :  
Les poètes ne sont pas des corps glorieux

et

Un vers de Virgile :  
Dic mihi, Damoeta, cujum pecus ? An Meliboei ?

---

<sup>1</sup> Nous utiliserons par la suite les abréviations suivantes : Manuscrit : Ms. — Edition des Cahiers vaudois : CV. — Publication dans *Suisse romande* : SR. — Edition Mermod : M. — Edition des Cahiers de la Renaissance vaudoise : PC.

Les textes, soigneusement mis en page, comportent peu de retouches ; il s'agit d'une copie, non d'un cahier de travail. Cependant des remaniements importants ont été apportés à deux d'entre eux, « Mémoire d'un rêve » (M et PC : « Eglogue ») et « Paroles de peur du rêve », mais beaucoup plus tard : ils datent de l'édition Mermod (en témoignent l'encre et l'écriture).

La « Table » relève 42 poèmes, et deux la suivent : soit, en tout, 44 poèmes. Cependant tous ne figurent pas dans le cahier. Six d'entre eux se ramènent à un titre :

- « Ascension d'effluves »
- « Explosion »
- « Adagio d'un soir »
- « L'une de nos morts »
- « Pantomime »
- « Le poème secret »<sup>1</sup>.

Ils paraîtront toutefois dans l'édition des Cahiers vaudois. Peut-être le poète a-t-il craint pour ces textes, d'un caractère très personnel, la censure maternelle qui semble expliquer la disparition de deux autres : « Parcours sous la pluie » (repris dans l'édition Mermod) et « A deux yeux clairs », dont les pages (32-36) manquent<sup>2</sup>.

Pour deux poèmes, « Amant de désir » et « Une vue de l'amour », qui ne seront pas repris avant 1939, on est en présence d'un texte imprimé et collé, laissant penser qu'il a été publié quelque part<sup>3</sup>.

Dix poèmes sont restés inédits; ils s'intitulent: « Un jour »<sup>4</sup> (qui ouvre le recueil), « Couple de tourterelles », « Essai de lapidation », « Fruits », « La pelouse », « Voleurs », « Le nouveau visage d'un

<sup>1</sup> Le poème « L'impérissable allée » ne comprend dans le manuscrit que les deux premières strophes; il est sans doute incomplet. Il en est de même pour « Art poétique », qui se réduit à la première strophe.

A défaut du texte du manuscrit, nous disposons pour « Le poème secret » d'une copie, celle que Pierre-Louis Matthey a envoyée à Elie Gagnebin le 2 mars 1914 (voir supra, pp. 71-72).

<sup>2</sup> Dans une lettre à Bertil Galland (30 juin 1967), Pierre-Louis Matthey fait allusion à cette intervention :

« ... j'ai terminé la révision de Seize à Vingt (+ 1 ou 2 pièces écartées lors de la publication des *Poésies* et un texte [violent] retrouvé entre les pages d'un Cahier annoté jadis par ma mère (il y en avait une demi-douzaine qui furent arrosés d'essence et brûlés par le jardinier en 1911, au milieu d'un pré sans arbres à la santé délicate, eux...) »

La page 37 du manuscrit donne les dernières strophes du poème « A deux yeux clairs » et permet d'en deviner le thème. Voir fac-similé p. 64.

<sup>3</sup> Nos recherches sur ce point sont restées vaines jusqu'à ce jour.

<sup>4</sup> Nous le donnons en fac-similé aux pages 4 et 5.

destin », « Epitaphe », « Situation dans la nuit », « Au ciel interdit ». Le caractère discursif de leur développement, leur style le plus souvent abstrait et oratoire paraissent avoir motivé leur mise à l'écart <sup>1</sup>.

Il convient de relever encore que l'ensemble du recueil obéit à une composition rigoureuse : trois parties, répondant aux éléments du sous-titre, *Jours, Soirs, Nuits*, avec respectivement 14, 16 et 11 poèmes, précédées d'une pièce qui sert de préface, « Halte » ; celle-ci introduit le thème de la rupture et d'une disponibilité qui serait gidienne n'était la permanence accablante du souvenir :

*Je suis celui qui est toujours du voyage.  
Celui qui ne va pas d'un village à un village  
ni d'un pôle à un autre pôle,  
mais à jamais vers toute chose  
— avec un mort sur les épaules.*

## II. L'édition des Cahiers vaudois (1914)

Cette édition, qui constitue l'édition originale, comprend 24 poèmes ; 19 d'entre eux sont tirés du manuscrit, à savoir :

- « La halte » (ms. : « Halte »)
- « Connaissance »
- « La confession simulée » (ms. : « Confession simulée »)
- « Too many flowers »
- « Une porte ouverte »
- « Adagio d'un soir »
- « Courage d'un tiers de chandelle »
- « Stances sur l'orgueil d'un mort » (ms. : « Sur l'orgueil d'un mort »)
- « L'impérissable allée »
- « Pantomime »
- « Le poème secret »
- « Amour »
- « Addolorata »
- « Addolorata » (ms. : « Appassionata »)
- « Explosion »
- « Ascension d'effluves »
- « Le triptyque nocturne » (ms. : « Triptyque nocturne »)
- « Art poétique ».

<sup>1</sup> Voir le texte d'« Essai de lapidation », supra p. 81.

Deux de ces poèmes ne seront pas réédités, « Une porte ouverte », d'un caractère sans doute trop narratif, et « Explosion », d'une facture très prosaïque. « La halte » se retrouvera dans les *Poésies complètes* sous le titre « Avant-soir » et récrit en grande partie. Nous y reviendrons.

Les 5 poèmes qui n'appartiennent pas au manuscrit : « Soirée d'oiseaux », « Odelette », « Ronde pour la meschante maîtresse », « Chant », « La mort de l'infante », ont été également écartés par la suite, à la fois étrangers au thème général de *Seize à Vingt* et au style de l'ensemble du recueil <sup>1</sup>.

La composition tripartite du manuscrit a disparu et l'ordre de la Table a été modifié du tout au tout. Quelques poèmes cependant relèvent d'un titre général, par exemple :

#### Présentations

- « La confession simulée »
- « Too many flowers »
- « Une porte ouverte »

#### Soirs

- « Soirée d'oiseaux »
- « Adagio d'un soir »
- « Courage d'un tiers de chandelle »

#### Autres présentations

- « Amour »
- « Addolorata »
- « Addolorata »

#### Autres soirs

- « Explosion »
- « Ascension d'effluves »
- « L'une de nos morts »

L'exergue a été conservée.

---

<sup>1</sup> *L'air gris se traîne, pluie et fumée ;  
le vent tressaille et bout sur la famille emplumée  
dans sa corbeille lourde de nuit, là haut...  
l'averse est molle ; les arbres battent ; le nid est chaud ;  
le gai monsieur mésange est satisfait de la conduite des enfants  
et surtout — de ce que le souper ait été succulent  
sous la suspension commune de la lune  
sur quoi vient de souffler le vent...*

(« Soirée d'oiseaux »)

Huit poèmes (« La Halte », « Connaissance », « Stances sur l'orgueil d'un mort », « L'impérissable allée », « Pantomime », « Le poème secret », « Le triptyque nocturne », « Art poétique ») sont suivis du mot « Explicit », qui disparaîtra ultérieurement. Lors de la préparation des *Poésies complètes*, Matthey a pensé un instant le reprendre en le plaçant, en caractères gras, à la fin du recueil ; il s'en justifiait en ces termes auprès de son éditeur :

« Si les caractères gras de l'« Explicit » vous choquent, remplacez-les sans crainte... Ils ont l'avantage de conclure sur une touche noire, en quelque sorte comme un rideau qui tombe.

Ah ! cet « Explicit » m'a-t-il été assez lourdement reproché \*... il n'était pourtant pas malin de comprendre que les poésies qu'il conclut ont pour canevas une *crise* qui se dénoue.

\* en 1914... !<sup>1</sup> »

Dans l'ensemble, les textes ne diffèrent guère du manuscrit. Ici ou là, quelques mots changés. Par exemple, dans « La confession simulée » :

Ms. *Une honte affectée fait trembloter mes jambes...*

CV *Une honte affectée me fait trembler les jambes...*<sup>2</sup>

ou, dans « Une porte ouverte » :

Ms. *Face à moi montait la porte,  
j'étais peut-être sauvé.  
Elle appliquait au fond du corridor  
son masque brun - veiné - ciré.*

CV *Alors en face de moi, j'appris la porte  
et que j'étais sauvé ;  
elle appliquait, à la tête du corridor  
son masque brun - veiné - ciré.*<sup>3</sup>

Les corrections, d'une manière générale, modifient la ponctuation ; elles modèrent le recours aux points de suspension et affermissent la phrase. Par exemple, dans « Too many flowers » :

Ms. *Et la joie vint alors terrible comme l'abondance !  
et sauvage comme la plénitude qui va crever !...*

<sup>1</sup> Lettre à Bertil Galland, 6 avril 1967.

<sup>2</sup> M. reprend Ms.

<sup>3</sup> Cette strophe, qui commence le poème, est suivie dans CV d'une strophe que ne donne pas Ms. C'est le seul exemple d'adjonction.

*J'ai compris à la joie que m'a faite un sourire  
qu'un seul baiser me chargerait de trop de fleurs...*

- CV *Et la joie vint alors terrible comme l'abondance !  
Et sauvage, comme la plénitude qui va crever !  
J'ai compris à la joie que m'a faite un sourire  
qu'un seul baiser me chargerait de trop de fleurs.*

Ou, dans « Addolorata » :

- Ms. *Laisse ha ! Laisse monter la grande créature...  
et lorsque tu t'asseois devant le feu fusant  
penche la tête, ensommeille toi-même, et consens  
à t'omettre, pour qu'elle se développe et qu'elle s'étire...*

- CV *Laisse, ha ! Laisse monter la grande créature...  
et lorsque tu t'asseois devant le feu fusant  
penche la tête ; ensommeille toi-même ; et consens  
à t'omettre, pour qu'elle se développe et qu'elle s'étire<sup>1</sup>.*

### III. L'édition Mermod (1943)

Les poèmes de *Seize à Vingt* entrent ici dans un ensemble intitulé *Poésies* avec, en sous-titre, une précision temporelle : 1910-1942. Rien n'indique, à part le titre courant, qu'il s'agit de morceaux choisis ; et de fait, si l'on s'en tient au nombre des textes, on pourrait se croire en présence de l'œuvre publiée par les Cahiers vaudois : 22 poèmes, c'est deux de moins seulement par comparaison avec cette première édition.

Cependant P.-L. Matthey n'en a retenu que 10, à savoir :

- « Connaissance »
- « Too many flowers »
- « Addolorata » (Ms. : « Appassionata »)
- « L'impérissable allée »
- « Sur l'orgueil d'un mort »
- « Adagio d'un soir »
- « La confession simulée »
- « Courage d'un tiers de chandelle »
- « Pantomime »
- « Art poétique »

<sup>1</sup> PC donne pour le troisième vers :

*ne sois plus que dépouille et torpeur, et consens  
à t'omettre [...]*

Des 12 poèmes qui ne figuraient pas dans l'édition des Cahiers vaudois, 9 ont paru en pré-originale dans *Suisse romande* (1939, n° 1, pp. 16-24) sous le titre : « Neuf pièces inédites de Seize à Vingt ». Ce sont :

« Délire du petit matin »

« L'étrange hiver »

« Amant de désir »

« Voix maternelle » (Ms. : « Ce qui aurait pu être ».

SR : « Nuit maternelle »)

« Une vue de l'amour »

« La vie solitaire »

« Nuit enceinte »

« Ivresse de la défaillance »

« Nuit blanche ».

Tous ces poèmes sont tirés du manuscrit. Il en est de même pour les trois qui sont restés inédits jusqu'à l'édition Mermod :

« Eglogue » (Ms. : « Premier rêve »)

« Paroles de peur du rêve »

« Parcours sous la pluie » (mentionné dans la Table du Ms., mais le texte a disparu).

L'ensemble des poèmes paraît soustrait à tout principe de composition et l'ordre de leur succession diffère de celui de l'édition des Cahiers vaudois<sup>1</sup>. Diffère également l'exergue, qui est empruntée à l'édition originale de *Semaines de Passion* (1919) :

*O corps désespérés d'être uniques ! O corps  
Entendez, entendez par vos nuits déflouries  
L'éternelle douleur qui s'incline et soupire :  
Ce qui arrive à l'une arrive à l'autre vie.*

Sur les dix poèmes repris de l'édition originale, pour cinq d'entre eux<sup>2</sup> les variantes — de mots ou de ponctuation — sont de minime importance. Elles comptent davantage pour « Sur l'orgueil d'un mort » et « Adagio d'un soir », où une strophe au moins a été réécrite pour en éliminer un vocabulaire abstrait ou peu expressif, par exemple :

<sup>1</sup> Cet ordre est sans doute commandé par des rapports internes qu'il faudrait analyser.

<sup>2</sup> « Connaissance », « Too many flowers », « La confession simulée », « Addolorata », « L'impérissable allée ».



- CV *Je m'attends à mourir à cette heure haute et lourde  
que je suis âcrement élevé contre moi  
Et veux être celui qui s'emporte et se perde  
Pour se trouver soudain comme il ne pensait pas  
Transfiguré ! [...]*
- M *Je m'attends à mourir à cette heure âcre et sourde  
où je m'assaille et saigne et tristement me mords  
chargé de mouvements empruntés à des hordes  
d'où je doute, craintif, si c'est moi qui ressors  
Transfiguré ! [...]*<sup>1</sup>

Dans « Courage d'un tiers de chandelle » et « Art poétique », Matthey a supprimé une strophe, sans doute en raison d'un caractère trop discursif. Enfin il a refait presque entièrement « Pantomime », substituant à l'énoncé statique d'un état moral sa transposition en vibrantes images.

Les retouches apportées aux poèmes tirés du manuscrit sont également en petit nombre et se ramènent au changement de quelques mots, généralement opéré lors de leur publication dans *Suisse romande*. A noter une curieuse hésitation sur un chiffre dans « Une vue de l'amour », poème qui oppose à l'affection filiale et familiale la passion amoureuse. Parlant de ses proches, le poète déclare :

*Ils sont mon triste trésor. Je les adore.  
Je les compte, les enchaîne et me les emprisonne.  
Pourtant je ne les aime pas plus qu'une autre personne  
avec qui j'eusse vécu seize ans et quelques jours...*

Or le manuscrit porte: « vingt ans moins quelques jours » et SR: « dix ans et quelques jours »<sup>2</sup>. Les chiffres de seize et de vingt sont explicites : ils se rapportent au début ou à la fin de la crise morale qui est le thème du recueil; le chiffre de dix est plus arbitraire. — C'est aussi par référence au moment de cette crise dans la vie du poète qu'il faut comprendre la date de 1910 donnée en sous-titre dans l'édition Mermod. Elle correspond à sa dix-septième année. Mais les poèmes lui sont eux-mêmes postérieurs de trois à quatre ans<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> « Sur l'orgueil d'un mort », CV, pp. 39-40, M, p. 37.

<sup>2</sup> Rappelons que le texte du manuscrit est un imprimé collé sur les pages du cahier ; le chiffre imprimé est « dix ans » ; mais le poète a ajouté en marge et à la main : « / vingt / moins ».

<sup>3</sup> Les poèmes écrits par Matthey en 1912-1913, comme en témoignent un recueil inédit, *Moi*, daté d'octobre 1912, et les textes publiés dans *Feuillets*, sont d'une inspiration et d'une facture toutes différentes de celles de *Seize à Vingt*.

Quant aux pièces restées inédites jusqu'à l'édition Mermod, deux d'entre elles ont subi des transformations profondes<sup>1</sup>. Dans « Eglogue », deux strophes sur trois ont été refaites :

Ms. *O bruit de soie au long des saules !  
Le ciel musical est une cloche d'argent...  
La fontaine est couleur d'aile de libellule...  
La beauté du soir tinte lentement.*

. . . . .

*Saurai-je dormir cette divine nuit sans y rêver  
comme en cette autre nuit de treize ans et de fièvre  
dans un pré, avec un taureau démesuré,  
des siècles roux, tendus de cuir, douchés de sève ?...*

M *O bruit de soie du ciel au long des saules !  
La fontaine assomme d'un lait fumeux les libellules  
qui tournoyaient encore au-dessus du bassin...  
La beauté du soir tinte tristement.*

. . . . .

*Saurai-je m'endormir, ô nuit bénigne, sans rêver  
(comme en cette autre nuit de treize ans et de fièvre)  
au taureau de quel pré plongeant ? démesuré  
dont la chaleur sauvagement pressait ma sève ?*

Dans « Paroles de peur du rêve », il ne reste du texte initial que le premier vers.

Ms. *Le rêve, ce n'est pas tant une imagerie — qu'un corps.  
C'est un corps altéré et brûlé de furie.  
Je ferme les yeux ; il est déjà là ; il n'est jamais mort ;  
il renaît de sa cendre et sa faim vive recrie.*

*O ! Le rêve est un corps — et comme il a servi !  
honteux, comme il a macéré dans des sueurs étroites !  
Il traîne un relent d'animal inassouvi  
et de fièvre il a les aisselles et les cuisses toutes moites...*

*Toi, hâisseur de chair et de la nuit, sa sœur  
d'ombre, et tenace, et resserrée, infructueuse,  
O qu'appréhendes-tu, fermant les yeux avec terreur  
sur le petit cœur doux du sommeil qui repose ?...*

<sup>1</sup> Nous ne pouvons nous prononcer pour « Parcours sous la pluie », dont nous ne possédons pas le texte initial.

*Ha ! Toi qui as sacrifié ton corps à le tenir  
avec une peine funèbre, loin de ce qui le dévore,  
par un effort démesuré, loin de ce qui le fait mourir...  
Hélas !*

*Le rêve pour ta mort intérieure étend son corps  
à côté du tien... et il le prend en cachette pendant que  
[tu dors...]*

M *Le rêve, ce n'est pas tant une imagerie, qu'un corps...  
Un corps qui ressuscite aux sueurs des draps moites,  
un corps dont les fureurs blémissent au petit jour  
et que la pleine lumière délace et éparpille...<sup>1</sup>  
Il boit au même lac où midi rame !  
Il chasse le soleil qui pour lui flotte et flâne !  
Ecorce-t-il un fruit ? broute-t-il ? bave-t-il ?  
S'épuce-t-il entre des cuisses vendangées ?...<sup>2</sup>  
Déjà le couchant jaune et gris hume sa buée...  
Mais quand toi, bardé d'exaucements et de vœux,  
alors que tes cantiques accostent à des harpes,  
quand tu trônes parmi les apôtres rosâtres  
sur les champs du sommeil que défrichent les mystes,  
il bondit ! Il t'emporte à la dérobée, pendant que tu dors...<sup>3</sup>*

<sup>1</sup> Le manuscrit présente un premier état de cette version :

*Un corps honteux — combien de fois a-t-il servi !  
Un corps qui ne s'éveille qu'au suaire [d'étroites sueurs] !  
Un corps dont les fureurs tombent au point du jour.*

<sup>2</sup> Ibid. :

*Il t'attend [ricanant sur] écartant des cuisses vendangées !  
parmi les pampres noires qui mordent leurs nuées...  
Il boit au même lac où midi rame...  
Il griffe le soleil qui pour lui flotte et flâne...  
Il broute. Il est placide. Il te surveille. Il dort.  
Il bave et trotte. Il écorce un fruit d'or.*

<sup>3</sup> Ibid. :

*Car pendant que tu dors il te prend en cachette.*

Dans PC, le texte ne subit pas de modification. Les changements portent sur la disposition (les strophes deux et trois se fondant en une seule) et la ponctuation (les points de suspension des vers 1 et 8 sont remplacés par des points).

IV. L'édition des *Poésies complètes* (1968)

Cette édition comprend 29 poèmes, soit les 22 de l'édition Mermod, à quoi s'ajoutent 7 poèmes, l'un de composition récente, « D'un jardin creux », les autres tirés du recueil publié par les Cahiers vaudois, à savoir :

- « Avant-Soir »
- « Addolorata I »
- « Amour »
- « L'une de nos morts »
- « Accueil secret »
- « Triptyque nocturne »

Pour la première fois, le poète ordonne son livre comme il l'avait fait pour le manuscrit : trois parties intitulées respectivement *Jours - Soirs - Nuits*. Cependant la distribution et l'ordre de succession dans chaque partie ont subi des modifications : par exemple « L'étrange hiver » a passé de *Soirs* dans *Jours*, « Pantomime » de *Soirs* dans *Nuits* ; « Triptyque nocturne », qui est dans le manuscrit l'avant-dernier poème, précède dans PC « Nuit enceinte » et « Nuit blanche ».

Peu de changements apportés aux textes empruntés à l'édition Mermod, à l'exception de la ponctuation, — caractérisée par la suppression de la plupart des points de suspension —, et d'un poème, « La confession simulée », qui, lui, a été entièrement récrit.

Trois des poèmes empruntés aux Cahiers vaudois : « Addolorata I », « Amour », « L'une de nos morts », ont été modifiés au moins dans une strophe. Les trois autres, « Avant-Soir », « Accueil secret », « Triptyque nocturne »<sup>1</sup>, diffèrent totalement de la version originale, n'ayant plus guère de commun avec elle que le titre.

« Avant-Soir » mérite qu'on s'y arrête. A deux reprises, le poète le présente comme une œuvre de jeunesse : « ... croyez-vous [...] que « Avant-Soir », — date 1910 — et dont la fraîcheur après un demi-siècle me paraît toujours ahurissante, convienne vraiment à la *Gaz. litt.* ? » écrit-il à son éditeur<sup>2</sup>. En fait il le mystifie, car si le poème rappelle dans sa première strophe et dans le vers qui ouvre l'invocation de la seconde (« Amis... »), celui qui est intitulé « La Halte »

<sup>1</sup> La nouvelle version de « Triptyque nocturne » a d'abord été publiée dans *Ecriture* 3, 1967, pp. 9-11, sous le titre « Variations sur un thème ancien ».

<sup>2</sup> Lettre à Bertil Galland, 15 mars 1968. Voir aussi lettre au même, 30 juin 1967, citée en note, p. 104, où Matthey qualifie ce poème de « texte violent ».

dans le manuscrit de 1914 et le *Seize à Vingt* des Cahiers vaudois, il est en réalité de composition récente, de même que « D'un jardin creux », comme le prouve un cahier d'ébauches et de retouches où se rencontrent pêle-mêle des textes de *Même Sang*, *Semaines de Passion*, *Seize à Vingt*, *Ephémérides secrètes*, — cahier de recherches et de mises au net pour la publication des *Poésies complètes*. En voici les états successifs<sup>1</sup> (pour des raisons de commodité, nous diviserons le poème en trois parties) :

Première partie

Ms.

Halte

*L'automne s'évoquait en tremblantes fumées.  
La terre déchirée  
haletante, souffrait étendue sous mes yeux.  
Les corps des ouvriers, en avant des chevaux  
ou courbés sur les socs  
n'étaient plus des corps tout trempés de joie,  
mais des ombres en peine sous le ciel qui ploie  
comme une branche qui ne se relèvera plus...  
Et, sur des nuances déchirantes et inconnues  
ô brume, si faible, que quand un chien aboie  
tu te déchires : et le ciel pleure au-travers...*

CV

« La Halte »

*L'automne s'évoquait en tremblantes fumées,  
la terre déchirée  
haletante, souffrait étendue sous mes yeux.  
L'odeur des feuilles pluvieuses  
coulait le long des rameaux couleur-de-rouille,  
et tombait parfois — avec une feuille  
et un crispement douloureux.*

*Les corps des ouvriers, en avant des chevaux,  
ou courbés sur les socs*

. . . . .

(suite identique à Ms.)

<sup>1</sup> Nous désignerons par Ms 2 le cahier préparatoire des PC ; il peut être daté de 1966 ou 1967. Pour faciliter la lecture et la comparaison, nous donnerons en note et entre crochets les ratures, dans la mesure où on peut les déchiffrer.

Ms 2

## « La Halte »

*L'automne s'exhalait en tremblantes fumées,  
la terre déchirée [ ]<sup>1</sup>  
haletait alentour ; dans un lointain bistré  
les laboureurs, siffleurs désinvoltés [ ] d'été,<sup>2</sup>  
guidaient, silencieux, de grands chevaux déteints.  
L'odeur des rameaux pluvieux, futaine et rouille,  
tournoyait plus proche et cédait parfois  
[ ] une feuille, [ ]<sup>3</sup>  
étonnamment sèche et souffreteuse.*

Tout en conservant au motif de l'automne l'importance qui l'avait amené à lui consacrer une strophe tout entière dans CV, le poète revient ici à l'image plus ramassée de Ms.

PC

## « Avant-Soir »

*L'automne s'exhalait en tremblantes fumées,  
la terre déchirée haletait, où, muets  
des laboureurs sous l'ample remous des nuées  
guidaient, fantômes gourds, des chevaux embués :  
(Désinvoltés siffleurs d'été, quelle atonie !)  
et, des rameaux sentant la rouille ou la futaine,  
se détachait, tel un déni mièvre à leur sort,  
une feuille au cran souffreteux, une autre encor.*

Gagnant encore en concision, l'évocation reprend ici quelques données de Ms. : « l'ample remous des nuées » rappelle « sous le ciel qui ploie » ; et les « fantômes gourds » que sont les ouvriers, les « ombres en peine ». Par ailleurs l'expression abstraite « tel un déni mièvre à leur sort » n'est-elle pas une surcharge inutile ?

## Deuxième partie

Ms. et CV

*« Je t'accompagne, hélas, chemin ingrat, chemin ouvert,  
« et qui obliges tant d'ornières  
« à courir lasses avec toi  
« vers des villages que je ne sais pas...<sup>4</sup>*

<sup>1</sup> La terre déchirée [haletait alentour]

<sup>2</sup> ... siffleurs désinvoltés [d'antan / de juin] d'été

<sup>3</sup> [arrachée], une feuille, [puis une feuille].

<sup>4</sup> Ms. : Vers des maisons que j'ignore...

« Chemin simple que novembre faisait plus simple,  
 « mais en même temps plus plein, mais plus ample,<sup>1</sup>  
 « Chemin entre les cerisiers rougis et les noyers  
 « dont, aux nuits de vent, tombent les tristes nids...  
 « Chemin sans oasis.

« O mes amis (amèremment), ô tendres ennemis  
 « et vous tous que je veux compter parmi,  
 « vous devenez petits, si petits, invisibles...  
 « Comme un village fui  
 « dont on ne voit plus que les toits paisibles,  
 « puis dont on ne voit plus — à combien de lieues ?  
 « que flotter les fumées en vagues bagues bleues,  
 « puis dont on ne voit plus que le pâle souvenir  
 « en soi réverbéré comme un visage qui va mourir...<sup>2</sup>

« Je suis celui qui est toujours en marche !  
 « Vallons — plaines tragiques — chemins creux —  
 [chemins noirs.]

« Un pont à trois arches  
 « et à trois espoirs :  
 « Vallons — plaines tragiques — chemins creux —  
 [chemins noirs.<sup>3</sup>

« Je suis celui qui est toujours du voyage ;  
 « celui qui ne va pas d'un village à un village,  
 « ni d'un pôle à un autre pôle,  
 « mais à jamais vers toute chose,  
 « — avec un mort sur les épaules. »

Ms. 2 : deux versions

- 1 « O mes amis, appuis cotonneux / inventés / et distraits,  
 je fais halte et m'adosse au portail déglingué<sup>4</sup>  
 que surveille un pivert ; l'enclave, entre deux bras de haie,  
 [poste d'une magie.<sup>5</sup>

<sup>1</sup> Ms. : mais en même temps plus riche, plus ample,

<sup>2</sup> Le Ms. ajoute à cette strophe le vers :

*Je suis celui qui est toujours en marche !*

<sup>3</sup> Cette strophe n'existe pas dans le manuscrit.

<sup>4</sup> Je fais halte et m'adosse au [clédard en retrait]

<sup>5</sup> que surveille un pivert [toujours à son affaire]

[deux mots d'une magie]

*L'enclave est un abri*

*Il va passer, comme amené par les ornières,  
un jeune porcher noir, taciturne à souhait <sup>1</sup>  
(Ses dents de chat entre deux ganses de myrtille,  
Son œil noyé sous un calot hardi de ronces,)  
Oui, ton fils, mère en proie à de burlesques / niaises transes,  
Ce fils, par des démons, geignais-tu, tourmenté, —  
Son misérable état le dédie à chanter. » <sup>2</sup>*

- 2 « O mes amis, appuis renaissants à mon gré, <sup>3</sup>  
« je fais halte et m'adosse au portail ajouré  
« que surveille un pivolet, industriel génie.  
« L'enclave, entre deux bras de haie, a sa magie :  
« C'est l'heure où sur l'étroite route au lait plissé  
« un jeune porcher noir peut-être va passer : <sup>4</sup>  
« (Ses dents de chat entre deux fronces de myrtille,  
« Son œil noyé sous un calot de ronces  
« et son silence essoufflant mon silence...) <sup>5</sup>  
« Oui, ton fils, mère en proie à des transes futiles,  
« Ce fils, par des démons, geignais-tu, tourmenté,  
« si misérablement, selon quel évangile, <sup>6</sup>  
« ce misérable état le consacre à chanter. »

PC « Amis que je m'invente en explorant l'idylle,  
mon poste est une enclave aux deux bras de charmilles :  
c'est l'heure où sur l'étroite route au lait plissé  
un jeune porcher noir, peut-être, va passer.  
(Ses dents de chat entre deux fronces de myrtilles !  
Son œil noyé sous un calot hardi de ronces !  
et son silence essoufflant mon silence.)  
Oui, ton fils, mère en proie à de niaises transes,  
ton fils, par des démons, geignais-tu, tourmenté  
si misérablement, selon tel évangile,  
son misérable état le destine à chanter. »

<sup>1</sup> Un [très] jeune porcher noir [et toujours sans voix]  
[obstinément taciturne]  
[qui refuse à parler]

<sup>2</sup> Son misérable état [le condamne à chanter]  
[le destine à]  
[l'enchanter : il va chanter]

<sup>3</sup> O mes amis, appuis [inventés et distraits] [donc surs]

<sup>4</sup> Un jeune porcher noir [devant moi] va passer :

<sup>5</sup> et son silence [auquel s'accorde] mon silence...

<sup>6</sup> si misérablement, selon [tel évangile] [telle Parole]



Aux thèmes gidiens du départ solitaire et de l'abandon aux « constantes mobilités » — à cette différence près que la rupture avec le passé n'est pas totale (« un mort sur les épaules »), se sont substitués dès Ms 2 ceux, conjoints, des amours interdites et de la vocation poétique. Dans la version Ms. et CV, nulle trace de la violence (mise en cause de la mère et de sa foi) dont parlait Matthey à Bertil Galland.

### Troisième partie

Ms. et CV

*Et comme le soir, ayant remis sa veste, courbant la tête,  
les poings pendants, l'air absorbé,  
parcourait lourdement les sentiers embourbés  
vers les fermes où les vaches qui rentrent sonnent la retraite,  
je suis reparti sur le fuyant chemin  
ô toi qui m'écoutes — et je suis déjà si loin  
qu'il est bien inutile de me faire des signes avec la main...*

Au lieu de cette conclusion simple et nette : le départ accompli avec fermeté, sans nul esprit de retour, — le poète, en 1966-1967, hésite. Il esquisse d'abord le thème de l'attente (en relation avec celle du « jeune porcher noir »).

Ms. 2

- a) *Personne. Un coup de feu : la brume se déchire  
[sur un serpent de ciel violâtre, au museau  
de barbet], et la mince route, bile et soufre,  
court, comme court le ruisseau, vers des [Eysins].*  
*« Qui vas-tu m'amener, mince chemin,  
fuyant dans deux sens opposés, village ou ferme,  
mais toujours vers un but jamais atteint  
entre deux bras de haies  
mon attente n'est pas suspecte de magie*
- b) *Personne. Un coup de feu. La brume se déchire  
sur des nuances vipérines et violâtres :*  
*« Qui m'amèneras-tu, mince chemin de soufre  
qui le long du ruisseau s'en va pour revenir ?*

Puis le poète fait de la route non plus le lieu de l'arrivée, mais celui du départ ; il reprend ainsi, avec plus d'âpreté, le thème développé dans Ms. et CV :

- a') *Personne. Un coup de feu. La brume se déchire sur un inconnu de nuances, d'affres bleues.*<sup>1</sup>  
 « *Où vas-tu m'emmener, chemin de cire,*<sup>2</sup>  
 « *plus tard, vers quels tombeaux, quelles victimes ?*<sup>3</sup>  
 « *Reverbérés en moi des villages*<sup>4</sup>  
 « *et le Jura s'ouvre à deux battants sur la mer*
- b') *Où m'emmèneras-tu, chemin qui fais des lieues, chemin toujours courant, ensemble aller, retour, de quelle crête ou quelle combe au souffle court,*<sup>5</sup>  
*vers quels adieux, femme de sel, homme de cire ?*  
*Tous les points cardinaux dégringolent : le soir s'extirpe à pas boueux de sa trouée antique,*<sup>6</sup>  
*sur un tapis de ciel, je piaffe et suffoque,*<sup>7</sup>  
*face à moi, le Jura s'entr'ouvre sur des mers, et voici, tout hameau s'abolit au désert.*
- c) *Personne. Un coup de feu. La brume se déchire*<sup>8</sup>  
*sur le mauve soupir d'une longue ancolie.*<sup>9</sup>  
 « *Où m'emmènes-tu, chemin par trop pressé*<sup>10</sup>  
 « *Vers quels revoirs, dame de sel, marin de cire ?*<sup>11</sup>

<sup>1</sup> *sur un inconnu de nuances, [cerne et pleurs]  
 [soufre et pleurs]  
 [de pâleurs] [d'aboies] bleus*

<sup>2</sup> *Où vas-tu m'emmener, chemin de [pâle / blême] cire*

<sup>3</sup> *plus tard, vers quels [assouvissements, quel ailleurs]*

<sup>4</sup> *Reverbérés en moi des villages [s'abîment / s'effondrent]*

<sup>5</sup> *[vers] quelle crête ou quelle combe au souffle [obscur].*

<sup>6</sup> *[s'avance] à pas boueux*

<sup>7</sup> *sur un tapis de ciel je [marche et piétine].*

<sup>8</sup> *Personne. Un coup de feu. La brume [est déchirée]*

<sup>9</sup> *[sur une crique de nuances éphémères, apeurées]*

*[sur un inconnu de nuances qui délirent]*

*[sur des nuances inconnues, blettes ou pires]*

*[sur le mauve trajet d'un colchique en délire]*

*sur [le soupir étroit] d'une longue ancolie.*

On relèvera que ces nombreuses variations reprennent — en la compliquant — l'image de la version Ms. et CV :

« *Et sur des nuances déchirantes et inconnues,  
 ô brume, si faible que quand un chien aboie  
 tu te déchires... »*

<sup>10</sup> *Où m'emmèneras-tu, chemin [toujours courant]*

<sup>11</sup> *vers quels [adieux], dame de sel, [homme / costaud / lutteur / bretteur]*

« Tous les repères dégringolent, l'avant-soir <sup>1</sup>  
 « s'extirpe à sabots lourds de sa trouée antique, <sup>2</sup>  
 « Sur le tapis d'un ciel je gambade et trépigne,  
 « le Jura, devant moi, cède à des béliers d'air,  
 « et voici, tout hameau s'aplanit en miroir.

Cependant le poète n'a plus l'audace de la jeunesse et son évacuation est de courte durée. Les cloches des troupeaux le ramènent à l'immédiat, le chemin n'est que celui du retour, malgré le sentiment d'un appel, au reste vite dissipé :

- d) *Personne. Un coup de feu. La brume se déchire sur des bleus inconnus dont la stridence expire.* <sup>3</sup>  
*Dans sa trouée antique a tousoté le soir*  
*Quoi ? ces cloches ? Ce sont des troupeaux qui les sonnent,*  
*Je dérive sur mon enclave aux feuilles jaunes* <sup>4</sup>  
*Une main m'a-t-elle fait signe ? O cœur ! O cœur !* <sup>5</sup>  
*Le dehors n'est qu'entaille entre paupière et pleur.* <sup>6</sup>

Il existe même une version qui écarte catégoriquement toute illusion d'une présence amie :

*Nulle main qui de loin me rappelle d'un signe,* <sup>7</sup>  
*Nulle main qui volète entre paupière et pleur.*

Dans la conclusion qu'il retiendra pour les *Poésies complètes*, le poète rejettera finalement toute idée de départ ou de retour pour n'exprimer, dans le plus grand dépouillement, que le douloureux désenchantement d'une vaine attente :

<sup>1</sup> Tous les [points cardinaux] dégringolent

<sup>2</sup> [De sa trouée antique a surgi l'avant-soir]

<sup>3</sup> Sur des bleus inconnus, [stridents, puis qui murmurent].

<sup>4</sup> me revoici dans mon enclave aux feuilles jaunes,  
 [la grille et le gravier me reverront  
 prêt à reprendre le chemin]

<sup>5</sup> Une main [me] fait-[elle] signe ? [Il est trop tard.]

Quelle main me fait signe aigüe, [aux confins] jaunes  
 hors des cieux jaunes  
 au lointain jaune  
 [hors d'un nuage]

Quelle main que le ciel entaille / découpe, [me] m'a fait signe ?

<sup>6</sup> Non. Ce n'est qu'une écharde entre paupière et pleur  
 Ce n'est qu'une entaille

<sup>7</sup> Nulle main qui [s'agite au loin, me fasse] signe  
 de loin me rappelle, non pas un

*Personne. Un coup de feu. La brume se déchire  
sur des épis bleutés que la hauteur aspire ;  
hors sa trouée antique a toussoté le soir.  
Quoi, ces cloches ? Ce sont des troupeaux qui cheminent...  
Quelle main que le ciel découpe m'a fait signe ?  
Non, ce n'est qu'une écharde entre paupière et pleur.<sup>1</sup>*

## V. Conclusions

1. La lente élaboration de « Avant-Soir » n'est pas exceptionnelle. Bien au contraire, elle est caractéristique de toute l'œuvre de P.-L. Matthey, qui résulte d'un long et pénible travail d'approche. Les nombreuses recherches qui chargent les pages des manuscrits en témoignent, l'image fulgurante surgit rarement au premier coup de plume ; c'est qu'elle est souvent commandée beaucoup plus par les mots et leurs associations possibles que par une conception précise. D'où, parfois, d'étonnants glissements (par exemple a : « La mince route, bile et soufre » ; b : « mince chemin de soufre » ; a' : « chemin de cire » ; b' : « chemin qui fais des lieues », le mot « cire » passant dans un vers suivant : « vers quels adieux, femme de sel, homme de cire »<sup>2</sup>). De là, à la suite d'ellipses successives, l'aboutissement à l'hermétisme, ou, à mi-chemin, à la virtuosité.
2. Pour retrouver le *Seize à Vingt* qui a bouleversé ses premiers lecteurs parce qu'il leur paraissait entendre pour la première fois la voix de l'adolescence<sup>3</sup>, il faut reprendre l'édition originale. Seule, elle présente ce dépouillement, cette nudité qui les ont tant frappés et qui tiennent au nombre restreint des poèmes, à leur mise

<sup>1</sup> PC, pp. 18-19.

<sup>2</sup> Troisième partie, pp. 118-119.

<sup>3</sup> « Je ne sache pas... de confession poétique plus nue ni plus désespérée de cet âge dramatique qu'on appelle l'adolescence » (Georges Nicole, « A Pierre-Louis Matthey », *Feuille centrale de Zofingue*, août-septembre 1947).

« Un chant d'une nudité, d'une violence et d'une tendresse telles qu'à l'entendre, les garçons de seize à vingt furent saisis d'une sorte d'émerveillement apeuré devant cette confession d'un aîné à peine, et dont leur propre sang, leur propre fièvre semblaient nourrir la mélodie et scander le déroulement » (Gustave Roud, « La poésie de Pierre-Louis Matthey », *Gazette de Lausanne*, 22-23 octobre 1955).

en page, et à leur style sans apprêt. Le poète s'y livre à cœur ouvert et peut-être jamais de manière plus directe que dans ces trois textes, retirés par la suite, où le drame personnel et propre à son âge se double d'un conflit familial (« Une porte ouverte », « Explosion », « Ascension d'effluves »).

3. Cependant les éditions ultérieures, à défaut de cette émotion, offrent aux lecteurs d'aujourd'hui une compensation non négligeable, celle de douze poèmes complémentaires qui appartenaient au manuscrit de 1914; elles attestent à la fois de la grande richesse d'inspiration et, par comparaison, de la maîtrise poétique d'un jeune artiste de vingt ans.

Gilbert GUIBAN.

Personne, un coup de feu. La brume se déchire  
 sur des bleus inconnus, dont la stridence expire  
~~Le soir traversé, au fond de~~ ~~étudiants, puis qui meurent.~~  
 Dans sa trouée antique a ~~toussoté~~ le soir  
 qui? ces cloches? ce sont des troupeaux qui les sonnent,  
 Je dérive sur mon enclave aux feuilles jaunes  
 Une main ~~me~~ <sup>m'a-t-elle</sup> fait-elle signe? ~~Et est trop tard.~~ O cœur! O cœur!  
 Le déhas n'est qu'entaille entre paupière et pleur.

De sa trouée antique a tissoté le soir: qui cheminent  
 qui? ces cloches, ce sont des troupeaux ~~qui~~ <sup>en</sup> ~~sonnent~~ <sup>sonnent</sup>;  
 La bas, quelle main m'a fait signe, à cœur, à cœur!  
~~Sans. à toi~~

Nm. Ce n'est qu'une écharde entre paupière et pleur  
 hors <sup>des cieux</sup> du ciel jaunes au lointain jaune?  
 quelle main me fait signe aigüe, ~~aux confins~~  
 hors ~~de~~ ~~un~~ ~~magé~~? jaunes ..

hors ~~de~~ ~~un~~ ~~est~~ ~~flairé~~?  
 quelle main que le ciel <sup>découpe</sup> <sup>intaille</sup> m'a fait signe?

Nm etc,

ce n'est qu'une entaille

